



Lutter contre l'université de classe

La pédagogie est-elle de gauche?

Les naïfs seuls s'en tiennent encore à cette définition : les enseignants sont ceux qui enseignent. Qu'est-ce qu'enseigner ; enseigner c'est transmettre des connaissances, le plus vite possible, le mieux possible. Le problème de la communication, c'est-à-dire celui du rendement du rapport pédagogique devrait donc être au centre des préoccupations professorales. Mais allez parler de pédagogie à nos vénérables maîtres du Supérieur ils n'en ont que mépris : rechercher les techniques de transmission les plus efficaces ce serait scolariser notre Université, enlever au professeur son auréole de maître à penser, le ravalier au rang des instituteurs qui, eux, ont droit à une formation pédagogique alors qu'il suffit des quinze jours du stage d'agrégation pour devenir assistant à la Sorbonne, bref ce serait s'avouer que l'Université et ses enseignants sont faits pour les étudiants. Il est plus agréable de se prendre pour un maître de sagesse, nouveau Socrate, dialoguant avec la vérité dans le ciel des idées, que d'essayer patiemment d'être au service des étudiants. Au lieu d'être conçu pour eux, le cours magistral est un spectacle auquel on les convie. L'étudiant n'est certes pas oublié, il a son rôle, il est le public, la masse amorphe des fidèles écoutant le latin de son curé. Mais peut-on sérieusement demander à un homme qui a travaillé dix ans sur une thèse de s'intéresser à de vulgaires étudiants dont, tout le monde le sait bien, le niveau baisse de plus en plus. Avant de se devoir à eux, le professeur ne se doit-il pas à la vérité, à la science, à ses recherches ? Ce n'est pas pour le jeune homme qui écoute vaguement d'un air ennuyé mais c'est pour l'élite cultivée de la nation et pour la postérité (présente sous les doigts agiles de la secrétaire qui prend en sténo pour le C.D.U.) que le professeur recherche ses mots et polit ses phrases.

Et puis, il ne s'agit pas de faire un cours commun et anonyme, comme pourrait le faire Tartampion. On se doit à son prestige : faire une oeuvre unique, un véritable petit chef-d'oeuvre, cela réclame bien quelques petits sacrifices : ici telle allusion qui n'est pas développée n'est compréhensible que pour le fin lettré, là telle

définition est omise afin de ne pas surcharger l'exposé, là un professeur de maths se choisit une assistance d'élite : des normaliens, des certifiés à mention bien, etc., etc.

Après cela rien d'étonnant si le niveau baisse. Tel étudiant de philo ne sait pas le sens de concepts simples comme « compréhension » ou « antinomie », mais on ne lui a jamais donné ces définitions. Les licenciés n'ont souvent qu'une idée très vague de l'unité de leur discipline mais ils n'ont jamais eu de cours d'épistémologie, par contre ils ont toujours assisté à des cours non reliés entre eux. Ce qu'il faudrait ce serait un enseignement donné par une équipe pédagogique dont les membres travailleraient de concert à définir l'enseignement dans tel ou tel cycle.

Participant à la recherche actuelle de la discipline et ayant eu par ailleurs une formation pédagogique sérieuse, une telle équipe pourrait prévoir un enseignement unifié et progressif où travaux pratiques, travaux dirigés et cours magistraux joueraient chacun un rôle précis et complémentaire. Mais pour cela il faut supprimer le mandarinate des titulaires de chaire, il faut s'attaquer au particularisme professoral et au cloisonnement des disciplines. Il ne s'agit certes pas de lutter « contre le professeur », mais d'exiger de lui qu'il remplisse la fonction qui lui est impartie : non pas vaticiner, ni dogmatiser mais enseigner.

L'étudiant complice du système

Cependant l'enseignant ne doit pas servir de bouc émissaire. L'étudiant lui aussi est complice du système. Après tout c'est très confortable de suivre le cours magistral. L'année peut se passer agréablement : un cours de temps en temps, entre deux discussions de café. « Le professeur est niché dans sa chaire, bien surélevée, comme ça tout le monde peut le voir **et il n'est pas question qu'il descende pour venir vous em... der.** On

l'écoute bien pour qu'il ne bouge pas. Seule sa bouche bouge ». (Une étudiante en Histoire répondant à une enquête du Centre de Sociologie Européenne.) Certes il y a **l'examen**, le monstre redouté. Alors qu'il ne devrait avoir qu'un rôle secondaire, il prend la place principale il devient le but suprême et l'on ne voit pas au-delà. Tout dans le système universitaire favorise d'ailleurs ce comportement. L'animal a été dressé à la course à obstacles : B.E.P.C., premier bac, deuxième bac, propé ; une série de barrières sont franchies tour à tour. On est rodé à la chose, on sait bien que rien ne sert de s'échiner toute une année. Un mois avant, j'allais dire deux longueurs avant l'obstacle, commence l'affolement, le bachotage sur des polys ou des notes accumulées jusqu'à ce jour. Faute d'un contrat explicite définissant les exigences réciproques, on ne sait pas préparer rationnellement l'examen. Pour réussir il semble que peu importent le travail et le sérieux intellectuel. Ce qui compte, ce sur quoi on compte, c'est l'ingurgitation de dernière minute, l'habileté, l'intuition, le bluff, voire cette rhétorique du désespoir qui permet à l'étudiant de se borner à de prudentes généralités dont le vague est à l'image des attentes réciproques. Le tout n'est-il pas d'avoir la moyenne. Pour cela tout est bon : les impasses, les prévisions, le « même pas faux », les topos interchangeables, la singerie des moeurs oratoires du professeur. De certificat en certificat, tous réunis à la sauvette, on se retrouve un jour licencié sans réelle formation ni professionnelle ni même intellectuelle. Au lieu de cette institution barbare engendrant chez l'étudiant un comportement magique, l'examen devrait retrouver un rôle subordonné par rapport à l'enseignement lui-même : contrôler les connaissances de l'étudiant et contrôler aussi le rendement pédagogique, telles sont ses deux fonctions. Pour les assurer il faut promouvoir un contrôle permanent des connaissances — une définition précise du contrat afin que l'étudiant sachant les conditions exactes de l'examen et le contenu exigible puisse s'y préparer rationnellement.

L'écramage social

Tout ce gâchis, car c'en est un, n'est pas dû au hasard, à la bêtise ministérielle ou professorale. Ce serait trop facile et nos revendications, dès que formulées, seraient acceptées. Tout le monde participe à la course aux obstacles mais les barrières ne sont pas à la même hauteur pour tous. Tout au long du cheminement universitaire s'effectue un écramage social (par élimination, retard ou relégation dans des voies courtes des enfants des classes populaires), qui n'est pas dû uniquement ni même principalement aux difficultés financières pour payer les études. Il y a aussi tout l'héritage culturel (inégal selon l'origine sociale) qui contribue à assurer la ségrégation sociale à

l'Université. Chaque catégorie sociale a plus ou moins de familiarité avec la culture dominante, celle des classes cultivées et des universitaires. Pour les fils des classes favorisées, qu'ils soient en classe ou à la maison, c'est le même milieu culturel dans lequel ils baignent : même langage, même manière de penser, de parler et d'agir, mêmes sujets de conversation. Au contraire un fils d'ouvrier ou de petit paysan n'a reçu dans son milieu familial aucun de ces savoir-faire et savoir-dire. Pour eux l'école va être un changement de milieu très net au point qu'ils vont s'y sentir déplacés. Ils ne pourront acquérir que laborieusement ce qui est donné aux fils de la classe cultivée, le style, le goût, bref ce je-ne-sais-quoi qui est naturel à une classe parce qu'il fait partie de la culture de cette classe.

Or loin de réduire ces inégalités de départ (économiques et culturelles) l'école les redouble en comptant pour acquis tous ces savoir-faire qui font partie intégrante de la culture dominante, c'est-à-dire celle de la classe dominante et en les exigeant à l'examen alors qu'elle ne les transmet pas explicitement. Bien plus l'école justifie ces inégalités qui d'inégalités de fait deviennent inégalités de droit : puisque, en apparence du moins et formellement, tous les étudiants sont égaux devant l'école, si certains réussissent mieux, c'est sans doute parce qu'ils sont plus doués que les autres. Le système d'enseignement transforme ainsi en mérite et don personnel ce qui n'est qu'héritage culturel de classe.

Des transformations nécessaires

C'est pourquoi revendiquer une rationalisation du rapport pédagogique en affirmant que la pédagogie n'est pas affaire de don ou de grâce innée mais de technique contrôlée a un sens politique précis, puisque, par les transformations demandées, on favoriserait la démocratisation de l'Université française. Inutile de dire que de tels changements exigent d'énormes moyens matériels. Ce n'est pas dans des travaux pratiques à soixante-dix étudiants que l'on peut assurer un contrôle permanent des connaissances. Pour arriver aux normes de vingt-cinq étudiants par T.P. il faut accroître notablement le nombre des professeurs. Il faudrait aussi leur donner une réelle formation pédagogique et pour cela développer la recherche pédagogique... A un niveau plus humble encore il faut construire des locaux et pas seulement de vastes amphithéâtres mais aussi des salles de travail, des bibliothèques, etc.

D'un autre côté la transformation des méthodes pédagogiques retentit sur le contenu de l'enseignement. On ne peut revendiquer une pédagogie scientifique que là où le contenu à transmettre est lui-même scientifique. Nous devons dénoncer la bonne conscience de

l'enseignant dans la valeur d'un savoir posé comme absolu et transmis sans justification. Il nous faut exiger une initiation méthodologique et des cours d'épistémologie : c'est celle-ci qui situe le sujet traité dans le cheminement de la science ou de la discipline. On ne peut présenter un enseignement comme un donné en quelque sorte absolu, il faut aussi indiquer les circonstances de sa production et ses titres de justification.

Certes nous savons d'avance que l'ensemble de nos revendications ne peut être satisfait. Il faudrait pour cela un changement radical du système socio-économique. Cela ne doit pas nous arrêter. Des luttes et des victoires partielles peuvent être menées qui certes ne feront pas la révolution dans notre université mais qui, au travers de nos combats, permettront aux étudiants de mieux percevoir la réalité de notre université : une université de classe.

(**UNEF : spécial campagne.** Oser lutter, savoir lutter, lutter contre l'université de classe . **Supplément étudiant au Nouvel Observateur**, n° 108 du 7 décembre 1966.)